

*“Rien en moi n'a pu résister  
à l'Amour et ces mots m'échappent :  
Yunus, tiens parole. Tes mots  
seront connus de tous, un jour.”*

# Pauvre Yunus Emre !

Éric GEOFFROY

Le triomphe de la culture ottomane a contribué à l'oubli de l'œuvre d'un des plus grands poètes turcs. Celle-ci a subsisté des siècles durant, cachée et chantée dans les confréries et les milieux populaires, avant de ne réapparaître dans la culture officielle qu'en 1855.

Yunus Emre, maître soufi singulier qui proclamait “Aimons, soyons aimés”, reste méconnu en Occident et parfois incompris en Turquie alors qu'il fut l'un des plus grands mystiques du XIII<sup>e</sup> siècle...

**L'**opacité la plus complète entoure la vie de Yunus Emre. Né en Anatolie (Turquie centrale actuelle), il serait mort en 1321, âgé sans doute de 82 ans. Il a donc vécu durant les invasions mongoles qui ont entraîné l'écroulement de l'Empire seldjoukide de Rum vers 1300. Immenses sont alors les souffrances et le désarroi des populations anatoliennes et, par son œuvre écrite en turc, Yunus va contribuer à consoler ceux qui n'ont plus d'espoir. Quant à “Emre”, ce n'est pas son nom mais un qualificatif d'Asie centrale, désignant une catégorie de derviches “quiétistes”, cherchant la tranquillité de l'âme. N'oublions pas que la population turque actuelle est venue en grande partie à partir du XII<sup>e</sup> siècle du “Turkménistan”.

Il se peut même qu'il se soit nommé lui-même Yunus (le prophète Jonas), lorsqu'il devint derviche :

*Je me suis donné le nom de Yunus<sup>1</sup>.  
J'ai divulgué mon secret au monde.  
Celui dont on parlait aussi  
dans les temps anciens, c'est moi!*

Contrairement à Jalâl al-Dîn Rûmî (m. 1273), Yunus Emre est très peu connu en Occident. A-t-il côtoyé le maître de Konya? Rien n'est moins sûr, même si l'influence littéraire du premier sur le second est parfois patente. Ainsi, évoquant son maître Taptuk Emre Baba :

*En présence de Taptuk,  
humble serviteur à sa porte,  
Nous étions fruit vert, Yunus,  
nous avons mûri, Dieu soit loué!*

Or, après sa rencontre avec son maître Shams de Tabriz, Rûmî déclara : "J'étais cru, puis je fus cuit et je suis maintenant calciné."

Il évoque ici les séances de Rûmî, mais rien n'indique qu'il y a pris part :

*Les causeries de Mevlânâ furent  
accompagnées d'ébats.  
Le sage s'enfonça dans l'esprit,  
en tête-à-tête avec les anges.*

Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre portent une même vénération à Hallâj, le mystique de Bagdad exécuté en 922. Yunus s'adressant à Dieu :

*De l'Amour et de la prière  
où rien ne se fane ou s'achève  
Ceux qui ne savent pas me blâment  
d'autres me moquent, moi je meurs  
Plutôt que d'écouter leurs rires.  
Qui, d'entre eux tous, le comprendra?  
Mansour<sup>2</sup>, je suis! Pour qu'une fois  
je puisse enfin voir Ton visage.*

1. On prononce Younous.

2. Mansour est le prénom de Hallâj.



Un derviche errant à Mazar-i-Sharif, en Afghanistan (1978).

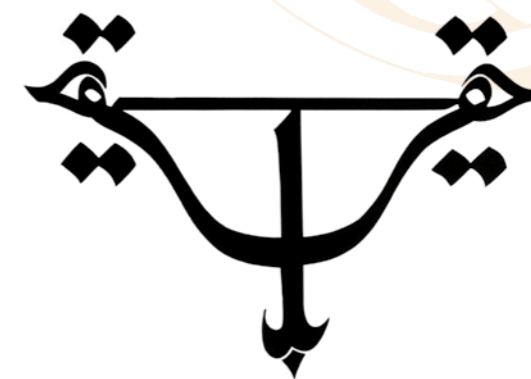
Yunus est le premier, au XIV<sup>e</sup> siècle, à conférer au turc son statut de langue littéraire. À son époque, l'arabe et le persan dominaient toute la littérature, et l'œuvre de Rûmî est rédigée en persan – il s'excuse parfois ici ou là de ne pas maîtriser assez le turc. Pourtant, les poèmes de Yunus dénotent une connaissance approfondie de ces deux langues littéraires; il reprend parfois le registre persan de la rose et du rossignol, par exemple. Il a fait le choix d'écrire avec les mots de tous les jours, dans la langue rude et sonore venue du fond des steppes d'Asie centrale, afin de partager son expérience spirituelle avec les petites gens. On ne saurait pour autant le réduire au rôle de "poète populaire", promu par les Jeunes-Turcs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et depuis par le nationalisme turc du XX<sup>e</sup> siècle. Populaire, il l'est au sens où il a dépassé la rhétorique figée des clercs et des savants de son époque pour se livrer à l'élaboration d'un langage poétique nouveau, libre, qui rende compte de son expérience intérieure.

Il faut donc transposer sur un plan spirituel les vers où il s'affirme illettré :

*Je n'ai étudié ni un alif ni un jim<sup>3</sup>.  
Mes paroles proviennent de Ton être.  
- Pauvre Yunus, que sait-il?  
Il n'a étudié ni le noir ni le blanc.*

De fait, sa formation littéraire et religieuse affleure dans son œuvre. Alors? En mystique musulmane, *ummî* ne signifie pas "illettré", mais au contraire "surlettré", à la manière du prophète Muhammad, c'est-à-dire l'humain qui, non corrompu par la culture humaine, est resté dans l'état de pureté spirituelle dans lequel sa mère (*umm*) l'a mis au monde, l'humain qui est transparent à Dieu et peut donc recevoir la science divine sans intermédiaire.

**"JE SUIS UNE PERLE  
SANS PÈRE  
MÉCONNUE PAR LA MER.  
JE SUIS LA GOUTTE  
QUI CONTIENT L'OCÉAN."**



Calligraphie de Haqq, la vérité en arabe, en forme d'arc et de flèche.

Non, ce qui est en jeu ici, c'est bien plutôt la critique du savoir livresque :

*Qui sait tout sans rien savoir  
Jamais les derviches ne comprendra  
Les derviches et les pédants  
Iront toujours se combattant.*

*Les muftis n'ont jamais su  
Lire dans le diplôme les derviches  
Comment pourraient-ils comprendre  
Ces êtres pleins de mystères?*

*Lire doit mener l'homme  
À comprendre la justice divine  
Si tu n'y arrives pas  
Les livres ne sont que du pain sec!*

3. Deux lettres de l'alphabet arabe.

## Provocation et autodérision

Les derviches des plateaux turco-iraniens – *baba* et autres *dede* – se distinguent souvent des soufis des milieux urbains, plus policés et aussi davantage soumis au contrôle des oulémas, surtout dans le monde arabe. Nos derviches sont volontiers frondeurs et n'hésitent pas à manier la provocation contre le conformisme religieux ambiant :

*C'était Dieu que je désirais,  
Je L'ai trouvé – et puis après ?  
Je sanglotais jour et nuit  
Et puis, j'ai ri – et puis après ?*

*Les savants et les religieux  
L'ont trouvé à la medresse<sup>4</sup>,  
Moi, c'est à la taverne, et puis après ?*

Cette adresse à Dieu a dû choquer plus d'un théologien formaliste :

*Grand Seigneur,  
si tu me poses des questions,  
Ainsi seront mes réponses :*

*J'ai fait tort à moi-même, j'ai péché,  
Mais qu'est-ce que je t'ai fait ô Sultan ?  
Me suis-je créé moi-même ?  
C'est Toi qui m'as créé.  
Pourquoi m'as-tu rempli de défauts,  
ô Clément ?*

*Pour peser nos péchés,  
Tu mets une balance.  
Tu as donc l'intention de me jeter au feu.*

*La balance n'est indispensable  
qu'à l'épicier  
Au commerçant, au droguiste,  
au boutiquier.*

*Clairvoyant, Tu sais bien où j'en suis.  
Pourquoi, alors,  
vouloir peser mes péchés ?*

*Tu m'as fait pourrir,  
rempli les yeux de terre.  
Ton courroux ne s'est-il pas encore  
apaisé ?*

*L'bumble Yunus ne t'a jamais trahi  
Tu le sais bien, tu le sais, oui.*

*Pour une poignée de terre,  
tant de cancans,  
Cela vaut-il la peine, ô Dieu clément ?*

À l'instar de la sainte Râbi'a al Adawiyya (m. 801), qui traitait paradis et enfer d'"idoles", Yunus veut la face de Dieu seul :

*Je n'ai que faire du paradis,  
sur lui je n'ai pas de visée.  
Si je grince, geins et gémiss,  
ce n'est pas pour l'Élysée.  
Ce que tu appelles paradis  
et qui attire tant les fidèles  
Ne contient finalement que quelques  
houris, je n'ai pas envie de  
les embrasser.  
C'est Toi, Toi qu'il me faut.  
Tu n'as qu'à l'accorder aux soufis.  
Est-ce pensable que je Te quitte, moi,  
pour une simple demeure, un logis ?*

D'Asie centrale également vient le tempérament *malâmatî* de Yunus. Les "gens du blâme" (*malâma*) visent à ne laisser aucune surface à leur ego. Afin de préserver l'authenticité de leur relation avec Dieu, dans des sociétés où l'on était en quête des saints, ils cherchent à se déprécier aux yeux des autres humains :

*Ô toi qui me trouves gentil,  
je suis inférieur à tous  
Je suis pécheur dans cette voie,  
les pécheurs me sont supérieurs.  
Connu au-dehors,  
étranger au-dedans,*

"Territoire de l'Immense. Qui ne commencent nulle part et ne finissent nulle part. Qui sont et vont bien au-delà de l'horizon nain de la steppe, au-delà de ces vallées, gorges, plaines ou déserts d'Anatolie où Yunus a l'impression d'avoir erré comme au cœur d'une prison et parfois d'une serre de vent et de poussière."

Jacques Lacarrière

"Alors que Yunus était encore jeune, une famine se répandit en Anatolie. Son village fut durement touché et l'un des rares endroits où l'on pouvait trouver de la nourriture était le centre soufi de Hadji Bektach Veli. Un centre Bektashi était un village en soi puisque cette tradition particulière mettait l'accent sur l'intégration d'activités sociales, économiques et ésotériques dans le contexte de la vie communale. L'histoire raconte que Yunus fut ainsi envoyé par les habitants de son village pour obtenir du grain auprès du *tekke*, le centre spirituel de Hadji Bektach. Cependant le grand sheikh avait appris la démarche de Yunus et il donna pour instruction à son concierge de le saluer et de lui demander s'il préférerait du grain ou de la « *baraka* ». Yunus, un berger, n'avait encore jamais entendu parler de cette *baraka*. Il demanda donc si celle-ci allait occuper autant d'espace et peser autant que le grain. On lui répondit

que la *baraka* allait occuper très peu de place mais il se souvint que son village l'avait envoyé chercher du grain, il s'en tint donc fermement à sa demande initiale. Sur le chemin du retour, Yunus était très heureux mais au cours du voyage il commença à avoir des doutes quant à savoir s'il avait bien agi. Après tout, Hadji Bektach était un homme très généreux et personne ne pourrait contredire le choix de Yunus. Mais aussi, peut-être que cette *baraka* était quelque chose d'aussi précieux que l'or... À mi-chemin de son voyage, Yunus se mit à penser qu'il avait probablement commis une erreur et qu'il devrait s'en retourner pour se renseigner à nouveau sur la *baraka*. À son retour au centre, on lui annonça que sa part de *baraka* (« grâce spirituelle ») avait été envoyée à Taptuk Emre, un autre cheikh Bektachi qui allait devenir son guide dans la Voie."

Kabir Helminski et Refik Algan  
*The Drop That Became The Sea*

4. La madrasa, lieu d'enseignement des sciences islamiques.

*mes mots sont doux,  
mon cœur infidèle.  
Mes actes sont mauvais  
ma réputation bonne;  
où existe une telle séduction?  
M'accordant le titre de cheikh,  
j'ai cessé de prier l'Aimé.  
Ne satisfaisant que le moi,  
j'ai oublié l'entente avec le Réel [Dieu].  
Le nom de Yunus s'est répandu,  
mais ses prières rien que mensonges.  
La grâce du Seigneur peut-être  
lui pardonnera ses erreurs.*

D'où les "pauvre Yunus" qui ponctuent ses vers, et le plus souvent scellent ses poèmes, comme autant de marques d'autodérision :

*Pauvre Yunus, tu partiras  
Curieux voyage tu feras!  
Nostalgique tu resteras  
De toi que ferai-je, ma vie?*

*Cette mienne vie je l'ai gaspillée  
pour rien, moi  
Mon âme, vois le feu où je l'ai jetée, moi  
Personne jamais à personne n'aura fait  
Ce qu'à moi-même je me serai fait, moi  
Ramassés, emportés, les baillons  
de mes actes,  
Tout mon profit je l'ai vendu à perte,  
moi...*

Le mot persan *derviche*, comme l'arabe *faqîr*, signifie le "pauvre en Dieu" :

*Yunus, reste pauvre et derviche,  
Et aux derviches, donne-toi.  
Qui fait venir à lui les pauvres  
Est l'Aimé l'Amour et l'Élu.*

L'humilité radicale du *malâmatî* :

*Yunus, fais-toi poignée de terre  
sur la route des initiés  
Le haut degré où ils se tiennent  
plus que le Trône est élevé.*

Parfois pointe la conscience de sa valeur :

*C'est Yunus qui compose ces mots,  
on dirait qu'il ajoute du miel au beurre.  
Il vend ses biens aux gens,  
il vend des diamants, non du sel.*

## L'Amour

Pour les soufis, l'Amour est littéralement primordial car il est à l'origine du monde. N'eût été l'Amour, aucune chose ne serait désirée et rien par conséquent n'existerait. Il est donc un moyen privilégié pour re-connaître Dieu en ce monde de la dualité, après que nous l'avons connu dans l'unicité lors de notre état pré-créeuriel. Yunus en témoigne ici :

*Quand ni la terre ni le ciel  
N'existaient, l'Amour était là  
Venu de toute éternité  
L'Amour précédait toute chose*

L'Amour soufi est pure connaissance – pour sortir du débat qui voudrait opposer l'un à l'autre. Les soufis de la voie de la "sobriété" n'ont jamais négligé l'Amour. Que dire de ceux qui suivent la voie de l'"ivresse", tel Yunus? L'Amour irradie tous les textes de Yunus, seule la voie de l'Amour peut mener à l'Absolu :

*À celui qui n'a pas l'Amour,  
à quoi servent la religion et la foi?*



Yunus reprend au détour le thème classique de l'Amour fou dédié à Layla, et il se reconnaît en Majnoun, l'amoureux éconduit. Layla<sup>5</sup> symbolise dans la poésie soufie l'Essence divine :

*Je m'enivre du vin de ton amour  
Fou de Layla dévale les collines  
Jour et nuit je pense à Toi  
De Toi – j'ai besoin de Toi!*

*Je laisse aux soufis l'amitié  
Je laisse aux dévots le paradis  
Les fous n'ont besoin que de Layla  
De Toi – j'ai besoin de Toi!*

Mais l'expression est généralement plus brute, et sent le terroir anatolien :

*Tous les derviches envolés  
Par-dessus les monts et les plaines  
Dans le grand chaudron de l'Amour  
Sont tombés; bouillis, ils sont cuits!*

5. Littéralement, Layla désigne la "nuit". [NdLR]

L'approche de l'Amour est périlleuse, car elle engage tout l'être. Il y a d'abord la "maladie d'amour", prise très au sérieux en islam médiéval et diagnostiquée par les médecins. Plusieurs soufis en seraient morts.

L'Amour stupéfait :

*Yunus, l'Amour le rend muet,  
S'il piétine son existence  
Qu'il ne soit exclu de l'Amour  
À l'Amour son sang le portait.*

L'Amour rend fou :

*Pas à pas je me consume  
L'Amour m'a barbouillé de sang  
Je ne suis sage ni fou  
Vois ce que l'Amour a fait de moi.*

*Parfois je souffle comme le vent  
Parfois poudroie comme un chemin  
Parfois m'écoule comme un torrent  
Vois ce que l'Amour a fait de moi...*

Hallâj, bien sûr, en filigrane :

*"Ta passion pour Dieu t'a rendu fou",  
m'a-t-on dit,  
"La vie n'a de saveur que pour les fous",  
leur répondis-je.*

Mais bien vite l'Amour brûle jusqu'aux entrailles :

*Mon cœur brûlant s'est enflammé  
Mon foie grillé ne fut que viande  
Les portions données aux amants  
De tous mes maux sont responsables.*

*Yunus, serions-nous tous perdus?  
Qui a compris ce qui m'arrive?  
Le seul feu de l'Amour de l'Un  
M'a brûlé, le feu de l'Amour.*

Nulle autre issue, dès lors, que la mort – le renoncement à la vie, celle de la conscience non éveillée :

*Les affaires de ce bas monde  
Sont à l'image d'un cadavre  
Les chiens partagent la charogne  
L'Ami du Réel [Dieu] ne veut les voir  
Pourrais-je dire amoureux  
Celui qui ne meurt pas à lui-même?  
Les amoureux sont seulement  
Ceux qui, à tout, ont renoncé.*

D'évidence, toute mort initiatique est résurrection en l'Être vrai, le seul Réel (Haqq) :

*Un amoureux serait mort,  
d'où cet appel à la prière  
Meurent les animaux,  
mais jamais les amoureux!*

## Expériences fondatrices

Toute la charpente de l'islam est fondée sur l'attestation de l'Unicité divine, le *Tawhîd*. Mais qu'est-ce que la reconnaissance de cette Unicité implique en nous? De la perception extérieure de l'Unicité, c'est-à-dire du credo exotérique des musulmans, on peut dire qu'elle laisse ceux-ci dans la dualité, puisqu'il y aurait d'un côté Dieu, certes unique, quelque part sur son Trône, et de l'autre les humains sur terre, gérant vaille que vaille leur multiplicité. En suivant un processus graduel d'intériorisation, les soufis travaillent à vivre jusque dans le corps l'expérience du *Tawhîd*, expérience unifiante qui ouvre à la complétude de l'être, mais qui n'est pas sans danger... Elle est formulée en *fanâ*<sup>6</sup>, immersion totale de la conscience individuelle dans la Présence :

*Jusqu'ici j'étais une source.  
Quand les Parfaits m'ont regardé  
Je suis devenu une mer  
Me baignant des quatre côtés.*

*Dans cette poursuite de l'Un  
Yunus noyé a disparu  
Mais revenir à être deux  
Ne lui vint jamais à l'esprit.*

La remontée vers le "Ciel" passe par l'union, ou la ré-union, des contraires, où le soufi expérimente un état de "conscience unitive" (*jam'*). "Comment as-tu connu Dieu?", demanda-t-on à Al-Kharrâz de Bagdad. "Par le fait qu'Il conjoint les contraires", répondit-il.

*Yunus, laisse là ces paroles,  
Tu n'es rien, que tes mains soient nettes,  
De toi-même détache-toi,  
Le bien et le mal viennent du Réel.*

L'ancienne conscience duelle doit dès lors être jetée au rebut :

6. *Fanâ* signifie "extinction". [NdLR]

"À mi-chemin des nuages, à mi-chemin des anges, à mi-chemin des astres, embrasé d'un feu inadurant (comme ces feux follets qui courent sur la mer par les nuits orageuses ou sur les ossements épars d'un cimetière), Yunus a franchi cette nuit tous les seuils entre visible et invisible. Il a franchi ce qui sépare le jour de la nuit, la rose de son épine et l'huître de sa perle. Il est l'huître et la perle, la rose et son épine, le sable et le rivage, le chant et le chanteur, la bouche et le baiser, l'errant et le chemin. Ce n'est pas là fusion des sens ou confusion des sons mais noces de l'acte et du désir, de la flèche et de l'horizon.



Et jamais autant qu'en cette nuit Yunus ne s'est senti à ce point traversé, approuvé, attendu, désiré par tout ce qui l'entoure."

En 1997, le talentueux Jacques Lacarrière a consacré à Yunus Emre un roman délicat aux allures de conte, *La poussière du monde* (rééd. 2010, coll. Points, éd. du Seuil). Au temps des sultans seldjoukides et des invasions mongoles, aux confins de l'Anatolie du XIII<sup>e</sup> siècle, Yunus Emre prend les traits d'un derviche troubadour en quête de vérité qui parcourt les rumeurs des steppes poussiéreuses de *tekke* en *tekke*. Entre prière et sagesse contemplative, le saint "passeur d'Immense", nous invite à pénétrer au cœur de l'Homme. En lui, "tout se mêle en une confrérie de scintillements, un *samâ* d'éblouissements, une apothéose de lumières célébrant les noces du fleuve avec le Large". Un dépaysement absolu.



*J'ai trouvé l'âme des âmes  
Mon âme, détruisez-la  
Plus de perte ni de gain  
Mon étal, détruisez-le!  
Fatigué de la dualité  
J'ai mangé à la table de l'Un  
J'ai bu le vin de la souffrance  
Mon remède, détruisez-le!*

La nouvelle conscience est pur paradoxe, ce qui donne des textes énigmatiques que l'on peut comparer aux *koan* bouddhistes. Ce langage de l'absurde trouve aussi son fonds dans la poésie populaire turque, c'est le *tekerleme* :

*Je suis monté dans le prunier  
Me suis gavé de son raisin  
Le maître du verger m'a crié:  
"Pourquoi donc manges-tu mes noix?"*

Ou encore :

*J'ai parlé tout bas à l'aveugle  
Le sourd a entendu mes mots  
Le muet énonce à haute voix  
Les mots qui gisent sur mes lèvres.*

Yunus s'en explique à la fin d'un poème :

*Yunus a dit cette parole  
Qui ne ressemble à aucune autre.*

*S'il a voulu en obscurcir le sens  
C'est pour égarer les hypocrites!*

Autre expérience commune aux poètes soufis que celle de l'"Humain accompli" (*al-insân al-kâmil*), dont le prototype est le prophète Muhammad, ou plutôt la "Réalité muhammadienne" :

*Dieu a créé le monde pour l'amour  
du Prophète.  
Qui vient au monde le quitte,  
personne n'y reste pour toujours.*

*L'Homme parfait, je l'ai atteint,  
En lui seul j'ai trouvé mon but*

*Je l'ai trouvé en errant  
Et en mendiant, toujours ailleurs...*

D'où la profération de "propos extatiques" (*shath*), où la Présence investit l'individu humain et parle en lui :

*Moi: commencement et fin;  
moi, animateur des âmes.  
À ceux qui trébuchent en chemin,  
qui vole à leur secours? Moi!  
Je suis l'ordre public même,  
rédacteur des quatre livres sacrés.  
Moi, je suis le Coran même,  
écrit noir sur blanc.*

## Dans les pas des pèlerins de l'absolu...

PAUVRE YUNUS EMRE ! - Éric Geoffroy



**Les tombeaux de Yunus Emre et de son maître,** Taptuk Emre Baba, à Karaman (Asie centrale). Pas moins de quatre lieux revendiquent de conserver le tombeau de Yunus Emre en Turquie !

Retour à la conscience humaine, à la fin du poème :

*Ce n'est pas Yunus qui le dit,  
mais l'Être suprême lui-même.  
Infidèle qui n'y croit pas; moi,  
je suis commencement et fin.*

Yunus professe, sans surprise, la "religion de l'Amour", l'universalisme religieux :

*Nous ne disons rien de contraire  
à la religion de quiconque.  
Lorsque la religion sera parfaite,  
alors naîtra l'Amour.*

*À la porte de l'Ami qui exige droiture,  
On aura sans doute la grâce en partage.*

Beaucoup de derviches s'inspireront de cet humanisme, et les poètes bektachis feront de Yunus le premier des leurs. Mais celui-ci n'a jamais cédé au syncrétisme qui va les caractériser de plus en plus. Il a eu l'art de manier le paradoxe et la provocation pour maintenir le cap sur l'Unicité, sur un Dieu Amour qui se révèle dans toutes les formes créées mais qui est dévoyé par le formalisme religieux.



## PLUS LOIN, PLUS HAUT...

### à lire...



**Le livre de l'Amour Sublime,** Yunus Emre, présenté par D. Halbout du Tanney et P. Seghers, Seghers, Paris, 1987 (épuisé).

Très belle édition illustrée de poèmes tirés des 300 poèmes authentifiés. Pierre Seghers note qu'"au début du XVI<sup>e</sup> siècle, d'après les traductions d'un Italien prisonnier des Turcs entre 1438 et 1458, Martin Luther, Érasme et Sébastien Frank auront adapté et fait connaître, en Europe, quelques poèmes de Yunus Emre. Peut-on penser que les trois humanistes de la Renaissance aient reconnu en ce jeune poète turc et derviche, avec deux siècles d'écart, l'amorce d'une pensée qui se libérait de ses chaînes ?" Le soufisme *malâmâtî* de Yunus a parfois induit certains à ne voir en lui qu'un humaniste avant la lettre.



**Le Petit Livre des Conseils**

Yunus Emre, traduit du turc et présenté par le père André Duchemin, Arfuyen, Paris-Orbey, 2006.

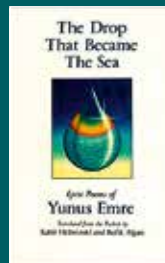
Initialement publié en 1975 dans une revue *Turcica*, cet ouvrage de préceptes aphoristiques comporte 11 chapitres comme l'épopée de l'âme charnelle et de l'âme spirituelle ou celle du contentement, l'histoire de l'humilité, l'épopée de la Colère ou les histoires de la Générosité ou de la Droiture.



**Les Chants du pauvre Yunus**

Yunus Emre, traduit du turc et présenté par Gérard Pfister, Arfuyen, Orbey, 2004.

Remarquable proposition que celle de Gérard Pfister et saisissants rapprochements avec l'œuvre d'un presque contemporain : Maître Eckhart.



**The Drop That became The Sea**

Yunus Emre, *Lyric Poems translated from the Turkish by Kabir Helminski and Refik Algan*, Threshold books, Shambala, 1989.

Yunus Emre a été appelé "le plus grand poète populaire d'Islam" (*Talat Sait Halman*). Les traducteurs de cet ensemble de poèmes disent qu'il fut le premier troubadour turc soufi à chanter la "Divine Présence, le Bien Aimé et l'Ami".

### à découvrir...

Une série de films de grande qualité sur Yunus Emre est proposée par Netflix.

<https://www.imdb.com/title/tt4833638/>